

Étienne JODELLE

CHAPITRES

Les ŒUVRES et MÉLANGES POÉTIQUES
d'ESTIENNE JODELLE, sieur du Lymodin

1574



CHAPITRE DE L'AMOUR

Amour qui quelquefois emportes sur tes ailes
Mainte âme vive, et haute, et d'un instinct céleste
L'emplissant, lui fait voir les choses les plus belles :

Quand la guidant dans l'air, dans le ciel, dans le reste
De ce grand monde uni par ta sainte harmonie,
Que nul ne le corrompt, ni change, ni moleste,

Lui montres ce qu'en tout ta sainte main manie
D'amoureux entretien, tirant de la discorde
De tout, la paix qui est par l'amour seul unie.

Et fais voir que par toi tout cela qui n'accorde
Ensemble, se recherche, et dessous ta puissance
Se mêle, et se mêlant engendre par concorde :

Et voir qu'ainsi c'est toi qui donnes toute essence,
Tout mouvement, tout cours, comme étant la grand' âme
Du grand Tout, maintenu par durable alliance :

Que c'est toi seul par qui reluit, tourne, et s'enflamme,
Tout rond, et feu céleste, et que sous les cieux même
La terre se maintient, l'onde, l'air, et la flamme.

Que de toi seul dépend toute basse et suprême
Âme, vie, et vigueur, et croissance, et durée :
Car rien ne dure en rien, que d'autant qu'il s'entr'aime.

Et dès lors que ta force amoureuse inspirée
Dans quelque chose, en sort par discord ton contraire,
Soudain son être et forme est d'elle retirée :

Tu fais donc voir alors que l'on ne peut forfaire,
Quand sous ton nom d'amour notre âme vient entendre
Ce seul grand Dieu, qui peut par union tout faire :

Qui à ses œuvres fait tout tel entretien prendre
Qu'il lui plaît, et autant qu'en eux cet amour dure :
Qui est en tout, et même en soi peut tout comprendre.

Voilà cela que peut telle âme vive et pure,
Hautaine, et sur ton vol hautain plus haut ravie,
Connaître en ta plus haute et plus sainte nature :

Te faisant celui seul, par qui désasservie
Fut la confusion, qui empêchait le monde
D'avoir en son Chaos forme, ornement et vie.

Ou si avant le ciel, et cette terre ronde
Rien n'était, ce fut lors l'amour d'un tel ouvrage
Qui fit faire de rien ce qui en tout abonde.

Cet amour nous fit naître, accroît, nourrit, soulage,
Par maisons, par cités, par peuples nous allie,
Conservant tout cela qu'il fit pour notre usage.

Cet amour même à soi-même nous lie :
Et si le faux Discord de lui nous vient distraire,
À soi doux et bénin, il nous réconcilie.

L'antiquité t'a su couverte pourtraire
Pour tel Dieu, te faisant du Chaos premier naître,
Que tu crevas, domptant Discord ton adversaire.

Ce que par tes noms même on veut faire connaître,
T'appelant premier-né des Dieux, forme et idée
Souveraine de tout, et l'être de tout être.

Par qui fut toute chose en ordonnant guidée,
En son lieu le plus propre, et par force amoureuse,
Sans que rien restât vain, l'une de l'autre aidée.

Tu es de tout la source et l'origine heureuse,
L'unité, le principe unique de la machine,
Et de tous ses effets la cause plantureuse.

Son essence cinquième, et sa chaîne divine,
Qui tout embrasse et tient, restaurateur des choses
Que la vicissitude en les changeant termine.

Dessous maints autres noms sont tes puissances closes,
Que telle âme ravie en toi trouve en toi-même,
Contemplant les secrets qu'à ses yeux tu proposes.

Mais la mienne ne veut dessus ton vol suprême
Ores si hautement te suivre ; tu la fiches
Ça bas sur un objet en raretés extrême.

Et bien que ce ne soit qu'un seul de tes plus riches
Effets, un seul sujet de ta vertu plus ample,
En qui de tous tes dons, tes mains n'ont été chiches :

De toi un seul chef-d'œuvre, un seul petit exemple
De tout ce que tu peux infiniment, si est-ce
Que ton los en cela plus qu'en rien se contemple.

Et moi je reconnais dans si haute déesse,
Qui est l'œuvre et sujet où mon âme se range,
Et de tes raretés la rareté maîtresse,

Je ne sais quoi tant beau, tant divin, tant étrange,
Qu'avecques toi, je crois, je suis forcé la dire,
Le mieux de tout ton mieux, le plus de ta louange.

Il ne faut donc qu'au ciel ton vol ailé me tire,
Pour voir rien de plus grand, je vois la chose en terre,
En qui avecques toi, ton ciel courbé se mire.

Je vois ça bas la chose en qui le plus s'enserre
Ton trésor le plus cher, et qu'exprès voulus faire,
Pour plus à ton saint joug de grands âmes acquerre.

Tu l'as faite, je crois, comme pour sanctuaire,
Pour retraite et palais où le plus tu séjournes,
Pour à toi les grands cœurs par tel organe attirer.

Car en tous les beaux dons, dont si bien tu l'atournes,
Amour et déité se retrouvent ensemble,
Témoignant qu'en toi Dieu peu souvent t'en détournes.

Si je veux raconter chaque don, qui s'assemble
En son seul chef divin, je ne suis pour décrire
Ce beau poil seulement, capable ce me semble :

Ce poil divin n'est tel que l'on le puisse dire
D'or, ou d'ébène, encor que sur une albâtrine
Blancheur, l'ébène, et l'or des cheveux on admire :

Mais tel que justement l'une et l'autre divine
Chevelure, soit celle excellemment dorée,
Que du chef d'Apollon on feint l'ornement digne,

Ou soit celle qu'on donne à Vénus Cythérée,
Lui cédant en beauté, qui rendrait bien captive
De ses beaux nœuds, d'un Dieu l'âme plus assurée.

Ce beau poil couronnant cette blancheur naïve
De ses tortis mêlés, d'une crêpe frisure,
Et l'oreille ombrageant, tant mignarde et tant vive,

Empêtre en soi les cœurs, qui de telle liüre
Sentent accompagner deux maux qui les atteignent,
Qui sont de ses beaux yeux la blessure et brûlure,

Ces liens si précieux si fortement étirent :
L'œil navre, et ard si fort, que nœuds, plaies, et flammes,
Se rompent peu souvent, se guérissent, s'éteignent.

Œil, œil, le plus bel œil, qu'eurent oncques les Dames,
Qui comme un fer ardent (car de l'amour les flèches
Portent et fer, et feu) nous perces et enflames :

Bien que le cou, l'ardeur, les amoureuses mèches,
Nous tourmentent, tu viens pourtant nos cœurs
contraindre
De te laisser sans fin renouveler tes brèches.

Car avec tel plaisir tu nous viens ardre et poindre,
Que quand gros, grand, brillant, rayonneux, plein de fièvre
Douceur, dardant l'espoir, et la crainte non moindre,

Tu tournes, et répands dessus nous ta lumière,
Tu sembles nous ouvrir tout un ciel, aussi est-ce
Un ciel, étant d'un Dieu retraite coutumière.

La voûte de ce ciel, vers qui notre œil se dresse
Tout ébloui de voir cette torche jumelle,
Qui saintement se fait de nos sens charmeresse,

Se décore alentour de l'arcure tant belle,
D'un sourcil délié, portant rigueur et grâce,
Comme tirant des traits sortant des yeux d'icelle.

Dirai-je un front serein, dessus lequel se place
La majesté hautaine, un teint qui de l'aurore
Et de Phoebe les teints mêlés ensemble efface ?

Un nez de beau profil, même une bouche encore,
Petite et coraline, et par qui l'âme toute
Au parler, au chanter, au baiser se dévore ?

Car quant à l'un des trois, divine elle se boute,
Le musc, le miel coulant, et l'harmonie étrange
Se fait, quand on la touche, ou soit que l'on l'écoute.

Dedans elle des dents le double rang se range,
Qui blanches feraient honte à l'albâtre, à l'ivoire,
Et claires ôteraient aux perles leur louange.

Ce brave chef céleste, environné de gloire,
De Grâces, et d'Amours, et qui nous épouvante
De rais, d'éclairs, de foudre, à ses amants notoire,

Et porté sur son col, semblable à l'excellente
Colonne, droite, ronde, albâtre, et polie,
Sur qui un chapiteau, riche et orné se plante.

Cette gorge de marbre assez grasse et unie,
Se flanque d'une double et ronde montagnette,
Dont l'amour pour défense a la place munie.

Toute force approchant de la force secrète
De ces deux ronds, se sent poussée et reculée
Si fort, qu'elle s'en rend et confuse, et muette.

Que dirai-je du reste ? Ah grand beauté voilée,
Que l'esprit par le reste imagine et regarde,
Mais las ! qui est aux yeux par trop longtemps celée.

De décrire et chanter par mes vers je n'ai garde
Cela : car l'honneur même y mettant couverture,
Ne permet qu'à l'ôter notre voix se hasarde,

Je dirai seulement, que toute la structure
De ce beau corps parfait, est en port et en taille
Tant admirable aux Dieux, que rare en la nature.

Ce corps enclot une âme : Ah Dieu faut-il que j'aïlle
Avec toi sur ton vol, Amour, ou bien sur l'aïle
De cette âme, tant haut que du corps il ne chaille ?

Faut-il aller chercher la grand cause éternelle
D'un tel esprit, tiré du pur de la substance,
Sur qui se formerait toute forme plus belle ?

Contre ce mien dessein, contre ton ordonnance,
Sur ce chant me faut-il laisser la terre basse,
Pour voir le plus parfait de ta sainte puissance ?

Toutes perfections que cet esprit embrasse,
Tant d'instincts, grâces, dons, qui de toi lui proviennent,
Font comme on dit voiler d'Agamemnon la face.

Tout est inexprimable, il faut que tes mains tiennent
La bride à ce haut vol, m'arrétant sur la chose
Terrestre, qui pourtant (affirmer je te l'ose)

Ne cède à rien de tout ce que les cieux contiennent.

CHAPITRE D'AMOUR

Je crois lorsque notre âme est au joug asservie
D'une beauté farouche, et superbe et rebelle,
Qu'amour de mille morts tourmente notre vie.

Je crois celui-là serf d'une peine éternelle,
Qui serf d'une maitresse inconstante et volage,
Ne peut ni la lier ni se délier d'elle.

Je crois qu'amour fait nâître encore plus grand' rage
Dans l'esprit, qui jaloux d'une beauté conquise,
Fait au milieu du port lui même son naufrage.

Je crois le mal que sent l'une et l'autre âme éprise,
Quand on ne peut trouver l'occasion fuyante,
Qui tant plus est suivie et moins peut être prise.

Je crois le mal que sent toute âme violente,
Lorsque de sa moitié par force se retire,
Se repaissant de pleurs, et de songe, et d'attente.

Mais je crois mieux encor que c'est plus grand martyr
D'aimer, et de penser l'amitié mutuelle,
Sans que les deux amans osent se l'entredire.

Je crois certainement cette ardeur être telle,
Que le feu qui sans air se cache sous l'écorce,
Consommant presque l'arbre avant qu'il étincelle :

Ou bien comme la glace, alors que plus s'efforce
L'hiver de retenir le cours d'une rivière,
Fait perdre au fil de l'eau son apport et sa force.

Celui-là qui glaçant sa liberté première,
Et qui craintif dans soi son désir emprisonne,
Perd avec son espoir sa force coutumière.

Tous ces deux sont en moi : l'amour le feu me donne,
La peur tous mes esprits engourdit de sa glace,
Et sens deux ennemis régner en ma personne.

L'un grave en moi ton nom, l'autre ton nom efface :
L'un me sert d'éperon, l'autre me sert de bride :
L'un me volte dans l'air, et l'autre me terrasse,

L'un me dit que l'amour, ainsi que moi, te guide ;
L'autre me dit que non, et tous deux entretiennent
Bien qu'ils soient ennemis, l'espoir mon homicide.

Par l'un le plus souvent les paroles me viennent
Jusqu'au bord de la langue, et par l'autre, au contraire,
Mon bonheur et ma voix prisonniers se retiennent.

Ô malheureuse peur, qui seule peux distraire
Le cœur des bas humains des entreprises hautes,
Montrant que l'homme seul rien de bon ne peut faire.

C'est toi qui vas guidant nos désirs et nos fautes,
Qui poursuivant l'orgueil d'une immortelle guerre,
Et le vouloir ensemble, et le pouvoir nous ôtes :

C'est toi qui fais sentir que nous sommes de terre,
C'est toi dont le brandon, le fleau et la tenaille,
L'âme des criminels brûle, assomme et enserre.

C'est toi dont le venin court d'entraille en entraille,
Et qui de peur qu'on entre en lumière et mémoire,
Nous sers incessamment d'une horrible muraille.

Mais hélas ! si tu veux rabaisser toute gloire,
Pourquoi est-ce que tant à l'amour tu t'attaches,
Vu que l'humilité des amants t'est notoire ?

Il faut que seulement tes fureurs tu délâches
Sur le vice, et non pas sur la sainte puissance
D'amour, qui onc n'entra au cœur des hommes lâches.

Amour est vertueux, divine est son essence,
Essence qui se fait de toute essence mère :
Car amour est de tout l'éternelle alliance.

Amour de ce grand Tout se peut dire le père,
L'âme, le gond, l'appui, l'entretien et la vie,
Qui tout par la Discorde accordante tempère.

Amour tous ses effets diversement allie.
Amour est le plaisir de ses causes secondes,
Soit que l'on aime bien, soit qu'on aime en folie.

Amour darde ses traits jusqu'au plus creux des ondes,
Il balance son vol dessus le vol des nues,
Et se fait même craindre aux abymes profondes.

Si donc mes volontés ne sont de nul connues,
Si les affections que maintenant j'embrasse,
Me sont plutôt pour bien que pour un mal venues,

Que fera celui-là qui prendra cette audace
De m'accuser d'aimer, et pourquoi la peur même
Me renversera elle au milieu de la place ?

Arrière, arrière, peur, furie maigre et blême
Détourne-toi de moi, laisse-moi l'amour suivre,
Puisqu'amour, mon objet, est de tous bien l'extrême.

Je veux aimer ma Dame, en elle je veux vivre,
Et lui ouvre mon cœur avecques ma parole :
Tel amour ne peut-il de crime être délivre ?

Je veux que cette voix jusques vers elle vole,
La peur s'en est fuie, et si veux qu'elle sente
Qu'un amour vertueux folâtement m'affole.

Et si quelque hargneux, après s'en mécontente,
Disant que si l'amour était honnête et bonne,
Que la peur si long temps ne m'eût été présente,

Il faut que seulement réponse je lui donne,
Qu'on voit le plus souvent telle langue et envie
En chemin vertueux détourner la personne.

Et toi, Dame, je crois paravant asservie
À la peur comme moi, suis telle hardiesse,
Comme tu peux long temps ma peur avoir suivie.

Car je crois qu'en aimant une telle maîtresse,
Faudra qu'envie cède à ses vertus très saintes,
Comme a fait à l'amour la peur enchanteresse.

Et lorsque en nous seront ces flammes bien empreintes,
Nous nous rirons de ceux qui en diverse mine
Portent leurs passions sur leurs visages peintes :

Et sur le havre assis aux flots de la marine,
Nous verrons le refus, le tort, la jalousie,
L'attente, les regrets dédaigneux de leur vie,

Bayer après le bien de cette amour divine.

AUTRE CHAPITRE D'AMOUR

Quand en espoir et peur, par les vers que je chante,
Par ma parole encore envers toi plus hardie,
Et par l'âme en toi seule et vivante et mourante,

Par tous témoins de l'âme, ardente et engourdie,
À qui l'espoir douteux sert de flamme et de glace,
Et par service autant long et cher que ma vie,

J'aurai montré l'amour qui, peint dessus la face,
Se grave au cœur, s'épand dans les os, dans les veines,
Et repos et raison hors de mes esprits chasse.

Si alors toi, peut-être, impiteuse à mes peines,
(Ce que le ciel ne veuille) accusais de folie
Et d'audace mes feux, et mes attentes vaines.

Si sans avoir égard que l'amour souvent lie,
Brûle, et navre les cœurs, sans que le nœud, la flamme,
Et la sagette puisse être de nous fuie,

Et sans égard encor qu'en aveuglant notre âme,
Ainsi qu'aveugle il est, selon qu'il lui peut plaire,
Non selon qu'il nous plaît, il noue, ard, et entame,

Sans égard qu'un désir, encor qu'il fût contraire
Aux lois, à la raison, et lois, et raison force,
S'il est tel qu'on ne peut qu'en mourant s'en distraire.

Tu voulais nonobstant, te moquant de la force
Dont tu pourrais un jour à ton dam faire preuve,
Te rire du doux mal qui de ma mort m'amorce :

Si tu trouvais mauvais que sans que rien m'émeuve,
Fors qu'un désir étrange à rechercher la grâce,
À rechercher cet œil qu'on mon grand mal je treuve,

Je ne puisse pourtant ni l'âme jamais lasse,
Ni l'œil de mon esprit, ni ma voix, ni ma plume
Détourner de l'objet, qui tout seul par eux passe.

Si tu trouvais mauvais que contre la coutume,
Homicide d'amour, et aux beautés cruelle,
Après être ja pris un nouveau feu m'allume :

Et qu'étant ja lié par liaison nouvelle,
Bien qu'amoureuse, et vraie, et loyale, et contente,
Non sans danger, peut-être, à tel bien je t'appelle.

Il ne faut point qu'excuse à tes yeux je présente,
Ou défense, ta grâce et tes beautés regarde :
Cela seul m'est excuse et défense présente.

Car si te contemplant à cela tu prends garde,
Que la beauté se fait de nos raisons maitresse,
Comment, las ! penses-tu que la mienne se garde ?

Vu que soit ce bel or de l'une et l'autre tresse,
Soit ce teint blanc-vermeil qui fait honte à l'aurore,
Soit ce front qui te monstre en majesté déesse :

Soit ces sourcils, deux arcs du Dieu que plus j'honore,
Dont il tire les traits pris dedans l'œil folâtre,
Ains plutôt les rayons des soleils que j'adore :

Soit la bouche rosine, ou soit le col d'albâtre,
Soit la taille, le port, où ces beautés encloses,
Qu'en moi je vois sans voir, et ravi j'idolâtre.

Soit la langue diserte, et dessus toutes choses
Cet esprit vif, gaillard, admirable, et céleste,
Digne du vaisseau riche, où ses grâces sont closes :

Soit, bref, ce qui de toi peut être manifeste,
Soit ce que plus je pense, imagine, et désire,
De qui l'heur incroyable est témoigné du reste,

Tout cela tel en toi vraiment se peut dire,
Qu'ainsi que mon amour tout autre amour efface,
Nulle beauté ne peut devant ta beauté luire :

Si doncques ta beauté qui toutes beautés passe,
Peut dessus les raisons prendre tant de puissance,
Et mon amour sur moi tant de force et d'audace,

Comment penserais-tu qu'à telle violence
De ces deux, qui n'a point au monde de pareille,
Ma raison, ni la loi fasse la résistance ?

Que doncques de ces deux la forçante merveille
Te force comme moi, pour un grand bien extrême
De donner à mes vers et l'excuse et l'oreille.

Amour qui est de tout le seul ouvrier suprême,
A d'éternelles lois les choses perdurables
Étreintes, s'exemptant de toutes lois soi-même :

Mais les choses qui sont mortelles et muables,
Amour les affranchit des lois de la constance :
Constance serait-elle en sujets variables ?

Le désir, qui dans nous incessamment élance
Nos raisons, pour courir vers toute chose belle,
De l'âme des humains ne fait jamais absence :

Aussi le désir est la tierce part d'icelle,
Qui dedans elle ouvrant d'action continue,
Sans cesse nous éprend d'affection nouvelle.

Car notre désir meurt en la chose obtenue,
Lorsqu'il se soule, et noie en jouissance pleine :
Et où le désir meurt amour ne continue.

Au moins si le danger, la peur, l'heure lointaine,
L'espoir secret, ne donne au désir nourriture,
Le désir a l'amour, et a la foi certaine.

Tant qu'en cela qui n'est que demi nôtre, dure
L'amour par le désir, qui d'autant renouvelle
Sa force, que lui fait l'empêchement d'injure.

Ainsi doncques l'amour se fait perpétuelle,
Qui est pénible et libre, et non pleine et contrainte :
Car toujours nouveauté se fait compagne d'elle.

Mais aux amours bridez lorsque l'on sent éteinte
Avec le temps la soif, cela qu'on y peut prendre
N'est pas plaisir, mais bien acquit de l'âme étreinte.

Outre l'amour qui vient doucement nous éprendre,
Sans tels liens de fer, n'a point maint et maint trouble,
Par qui les feux d'Hymen se réduisent en cendre :

Comme est le dur souci, qui de jour en jour double
Débats, controublements, hargnes, et jalousies,
Dont telle amour contraint se regêne et retrouble :

Puis les deux âmes sont d'humeurs divers saisies
Souvent : car l'Androgyne est toujours séparée,
Et de nous nos moitiés sont peu souvent choisies.

La moitié quelquefois autre part égarée,
De son autre moitié sans y penser se treuve,
Et lors l'une est de l'autre ardemment désirée.

Que donc est malheureuse, ainsi comme je preuve,
L'humaine loi par l'homme aveuglement forgée,
Qui de soi adversaire et bourrelle s'épreuve :

Voulant non seulement rendre l'âme rangée
À un seul joug, souvent sans désir ne sans flamme,
Ains dedans même fosse a tout jamais plongée.

Cruelle nous armant contre chacune Dame,
Des esprits, Nouveauté, Beauté, Grâce, Plaisance,
Et dans l'âme tuant ce qui plus nourrit l'âme.

Voulant forcer des cieux toute gaie influence,
Et de tous yeux plus beaux la force plus céleste,
Et de ce Dieu puissant sur les Dieux la puissance.

Forçant nature à qui le temps rend tout moleste,
Si la diversité toujours ne la soulage,
Même un grand bien qui soit seul et long, se déteste :

Forçant même le temps dont le change volage
Force tout à changer et voulant (ô sottie !)
Commander par nos lois aux fortes lois de l'âge.

Rendant vaine du tout la faveur départie
Des Dieux, des cieux, de l'art, de nature, et fortune,
Et des sens plus aigus la puissance amortie.

Imaginant à tort que chacun pour chacune
A été fait de Dieu, bien qu'on voie le nombre
Confus, et la mesure en rien n'être toute une.

Donnant l'épouvantail d'un beau mot, et d'un ombre
De règle et de police, afin que la personne
Prenne pour amour haine, et pour jour la nuit sombre.

Car tel est tout esprit qui si fort s'emprisonne,
Que sans aimer il sert chassant tout gai service,
Et voyant n'ose voir tout bien qui l'aiguillonne :

Tâchant que l'impossible ainsi se convertisse
En possible, et que l'homme en qui sans fin domine
Tout divers mouvement, sans mouvoir s'élourdisse.

Ordonnant qu'un chacun en cela s'imagine
Trouver sa moitié vraie, et juste et sortissable,
Bien que rien de pareil le sort ne lui assine.

Mais qui plus est, voulant à l'amour indomptable,
Et seul dompteur de tout, donner lois, et enfreindre
Sa loi, qu'il rend toujours dessus toutes lois stable:

Qui est, comme j'ay dit, qu'Amour ne peut s'étreindre
D'aucune loi, mais bien son vol léger l'élogne
De nous, tout aussi tôt qu'il s'est senti contraindre.

Non pas que ce qui fait à nature vergogne,
Ne le doive aussi faire à l'Amour : car nature
Par l'Amour, et l'Amour par nature besogne.

Tant que tout ce qui est de nature l'injure,
Ainsi que tout inceste et toute flamme énorme,
Amour doit l'exempter de sa liberté pure.

Mais quand on veut gêner la nature par forme
Et coutume, l'Amour doit tout rompre, et défendre
Nature, et sa franchise à nature conforme.

C'est là la vraie loi, éternelle, et qui rendre
Peut seule entre les lois l'homme mortel capable
De la garder, sans elle et sans soi-même offendre.

Car toute loi n'étant de nul homme observable
En tout, et en tout temps, où se fait force en toute,
Et cette naturelle en tout se rend gardable.

Or toute loi se fonde, ainsi que nul ne doute,
Sur raison, celle-ci naturelle, éternelle,
Et faite d'un tel Dieu, la raison ne déboute.

Même toute raison est juste, vraie, et telle
Qu'elle doit dessous soi toutes raisons abattre,
Quand elle suit la loi plus haute et naturelle,

On ne peut doncques plus encontre moi débattre,
Qu'en ce fait ci les lois et la raison je fausse,
Car Amour pour ces deux me fait dûment combattre.

Arrière donc la loi qui est vulgaire et fausse,
Pour le peuple grossier lourdement inventée,
L'autre raison et loi sur toute autre se hausse.

L'ayant donc avec moi, pour cela rejetée
Ne peut être ma voix, que la raison je blesse,
Et la loi, si ma voix est par ces deux portée :

Voire bien mieux encor que quand je pris adresse,
Pour brider mes amours, voulant la loi vulgaire
Par vulgaires raisons rendre d'amour maitresse.

Promettant fausement ce qui ne se peut faire,
Qui montre la loi fausse et la raison peu vraie,
Puisqu'elle trouve Amour et Nature contraire.

Tant s'en faut que besoin doncques envers toi j'aie,
De m'excuser, ou bien qu'au lieu de moi ta grâce
Et ta beauté forçante à m'excuser s'essaie,

Qu'il ne faut point d'excuse en ce que je pourchasse,
Ayant pour moi la loi des lois victorieuse,
Prise de déité, qui tout autre surpasse.

Comme celle d'Amour et de Nature heureuse,
Mère et guide de tout : car toute chose cède
À la loi de ces deux, durable et amoureuse,

Et dont l'éternité toutefois ne procède,
Que de leur changement : car par le divers change
Ces deux ont de leur fin trouvé le seul remède.

Au lieu donc de donner à mon feu qui étrange
Semble du premier coup, une excuse inutile,
Viens donner ta raison à la loi qui me range :

À ma mort une vie, à ta flamme gentille
Le plaisir, au plaisir longue persévérance,
Tant qu'un désir faussant ailleurs notre constance,

Sans fin malgré l'encombre avec nos ans se file.

CHAPITRE EN FAVEUR D'ORLANDE EXCELLENT MUSICIEN

S'il faut que tes chansons grandes ensemble et douces,
Sur l'aile des beaux chants qu'on leur doit inventer,
Jusqu'aux Rois (ô ma Muse) ains jusqu'aux Dieux tu
pousses :

Des vers en contr'échange ici tu dois chanter
Pour Orlande, qui peut aux vers l'aile si belle,
D'un heur, d'un air, d'un art, admirable prêter.

L'aile qu'Orlande peut donner aux vers, est telle
Que son vol animé de mouvements si beaux,
Si prompts, si hauts, surpasse en volant toute autre aile.

D'enfer au ciel, du ciel aux infernales eaux,
Mercure en un moment remonte et redévale,
Ayant au chef, aux pieds, ses ailerons jumeaux.

Ce beau vol peut porter à la rive infernale
Nos vers, au ciel, aux coins de la terre, sans peur
De ce qui fit en mer choir le fils de Dédale.

Mercure aussi qu'on fait fort subtil inventeur,
En Musique, peut-être, est la Musique même,
Haussant, baissant, partout ce beau vol enchanteur,

Puis donc qu'un tel art donne et course et force extrême
Aux vers, et puisqu'Orlande un tel vol façonnant,
Est des vieux et nouveaux ouvriers l'ouvrier suprême :

Muses qui d'un tel art irez toujours tenant,
Comme l'art tient de vous, il ne faut qu'on refuse
D'orner ce qui vous peut donner tant d'ornement.

Puis la Musique a pris son beau nom de la Muse,
Même l'air des beaux chants inspirés dans les vers,
Est comme en un beau corps une belle âme infuse.

Le ciel qui roide emporte avec soi l'univers,
Retournant tant de ronds, une harmonie engendre
Par leurs accords, tirés de leurs discords divers.

Si l'humain sens pouvait de ces cercles entendre
Le bruit, qui de discords sans règle, et infinis,
En tant d'accords réglés, et finis, se vient rendre,

Tous les plaisirs humains seraient de nous bannis :
Mais au défaut des sens, nos esprits de divine
Essence, absents des corps, sont au ciel réunis :

Et rapprenant au lieu de leur haute origine,
Tous ces sons qu'ils avaient autrefois entendus,
En rapportent des tons dans leur frêle machine :

Même aucuns d'eux sitôt qu'ils sont redescendus,
Tâchent faire imiter à leurs sens l'harmonie,
Qui d'aise les avait pareils aux Dieux rendus.

Telle accordance encor s'imite au ciel, unie
Aux beaux vers, quand la main de Phébus, de ses Sœurs,
Du tout presque à son gré l'âme des Dieux manie :

Et qu'eux émus, forcés, par accents ravisseurs,
Lairraient et l'Ambroisie, et le Nectar, pour pâître
Leurs déités sans cesse en ces autres douceurs.

Car que sert l'autre past à leur immortel être ?
Mais tel céleste accord à tous coups fait dans eux,
De leur être céleste un sentiment renaître.

Il ne fait seulement les Dieux se sentir Dieux,
Mais les hommes il fait, par une éprise extrême
Se sentir tels, que sont ces Dieux même en leurs cieux.

Sur l'heure il ne peut pas seulement transformer,
Mais en hommes il peut tourner les bêtes même :
Ains ce qui est sans âme, il s'efforce animer,

Comme le bois fuyant, et la fuyante pierre,
Qu'il semble d'effort propre et sans charme charmer.
Et comme au ciel, en l'air, en la mer, en la terre,

Aux Dieux, aux hauts esprits, aux oiseaux, aux poissons,
Aux bêtes, aux humains, Amour ses traits desserre,
Voire et encor pénètre aux Enfers, par ses sons

Et par ses chants, qui sont ses deux traits, la Musique
Force tout ce qu'en tout rencontrent ses chansons :
Elle a même forcé la porte Plutonique,

Retenant le hideux et l'incessable aboi,
Qui sort par trois gosiers hors du corps Cerbérique,
Quand ce monstrueux chien, tout transporté, tout coi,

Tout béant, avalait ces charmes indomptables,
Dans soi tournant sa rage en douceur malgré soi.
Quand les Sœurs sans pitié se firent pitoyables,

Quand les trois autres Sœurs (qui tout destin filant,
Ne fléchissent jamais) se virent fléchissables.
Ces tons si forts, si doux, pénétrants, et coulants,

Du cruel, de l'avare Enfer les lois faussèrent,
Toute ombre triste, rude, et farouche emmiellant :
Tant qu'Ixion, Sisyphe, et Tantale laissèrent

Ou le dur souvenir et sentir de leurs maux,
Ou leur roue, et leur faix, et leur soif, s'arrêtèrent :
Aussi non seulement aux esprits infernaux

Cet Orphée eût fait force, ains aux Dieux, aux Déesses,
Aux Démons, aux humains, aux brutes animaux.
Notre musique donc, qui aux enchanteresses

Chansons de cet Orphée exerçait son pouvoir,
Les fit sur tous les cœurs autant qu'Amour maîtresses.
Même son mont Rhodope, enfin ne l'eût pu voir

De Thyrses assommé par les folles Bacchantes,
(Car puissance il eût pu sur sa mort même avoir :)
Mais les barbares bruits des cymbales sonnantes,

Des éclatantes voix, des cornets, des tambours,
Étouffèrent l'effort de chansons si puissantes.
La Musique plus vraie et parfaite a toujours

Telle rencontre, alors que plus on chante et sonne,
Que des meilleurs ouvriers on fait plus le rebours.
Ainsi contre Apollon ses lourds tuyaux entonne

Le Satyre Marsye : et le jars éclatant,
Pense égaler l'oiseau dont Méandre résonne.
Ces Bacchantes, qui haine extrême allaient portant

À tel honneur, fêtant leurs jours Triétésiques
Allaient partout errant, chantant, dansant, sautant :
Mais si le saint effort de si rares Musiques,

Eût pu lors dans leurs chefs, dans leurs cœurs pénétrer,
Pleins de vapeurs, d'ardeurs, et de rages Bacchiques,
Avecques la Musique Orphée eût fait entrer

L'amour même au-dedans des vineuses Ménades,
Faisant ces deux pareils en force se montrer.
Car l'une tous leurs sens et troublés et malades,

Eût remis en leur train ; et l'Amour eût dompté
La haine sa contraire éprise en ces Thyades :
Doucelement le cerveau par tels appas flatté

Eût mis hors toute erreur, et fureur, par l'oreille ;
Et l'amour allumé dans le cœur eût été.
L'admiration donc de chose nonpareille,

Vers Orphée eût été tel amour produisant :
Et la Musique seule eût fait telle merveille.
Même aux amours plus vrais la Musique attisant,

Au cœur, au chef ému, le désir, la mémoire,
Va l'appréhension vivement embrasant.
Amour fait et refait par elle sa victoire,

Et crois que caut il porte en son carquois des traits,
Qu'il lui dérobe, afin d'en restaurer sa gloire.
Aussi de même père et même mère extraits

Je les crois, frère et sœur : car la Vénus céleste
Est la mère, et le ciel dans elle les a faits.
L'un l'autre s'accompagne, et sont pareils au reste

Tous leurs effets, sinon que par douceur la Sœur
Rompt cela, dont le frère aigre et fâcheux moleste :
Ou quand languide il dort, qu'il délaie mal sûr,

Que trop fier il méprise, elle l'éveille, assure,
Et rabaisse, par vive, âpre, et brave douceur.
Aussi se souvenant de leur père, à toute heure

Nous portent dans le ciel, et font entrer en nous
La Vénus, qui d'un heur céleste nous bienheure.
Vous donc tous, qui goûtez tous les plus saints et doux

Plaisirs, que la Vénus conjointe au ciel, fait naître,
Et qu'Amour et Musique ont fait sentir en vous :
Qui Orphée admirez en tel art si grand maître,

Jugeant par là les cœurs plus lourds, plus durs, plus froids,
Plus enterrés, plus morts en cœurs humains renaître.
Car sont les animaux, rochers, dauphins et bois,

Et vrais enfers d'Orphée, ou d'Arion encore,
Ou d'un, dont Thèbes prit et ses murs, et ses lois.
Vous qui discerniez bien ceux dont cet art s'honore,

D'avec les faux ouvriers : et qui voudriez ouïr
Cela dont le banquet des hauts Dieux se décore,
Quand Phébus et ses Sœurs les viennent éjouir,

Ravir et posséder : et qui de l'harmonique
Branle des cieus tournants, voudriez même jouir.
Vous qui aimez les vers, qui mieux qu'un Atlantique

Neveu courrier des Dieux ne les pourrait porter,
Seraient portés au ciel sur l'aile de Musique :
Vous qui voudriez, peut-être, ouïr mes vers chanter

D'un chant divers et digne, admirez tous Orlande,
Qui peut tout tel vouloir en vous tous contenter.
Il peut faire en vous naître une Vénus plus grande

Que n'est l'autre, je crois, faisant qu'Amour ainsi
Avec sa Sœur, trop plus que jamais vous commande.
Il pourrait faire en terre, et aux Enfers aussi,

Sur ce qui est vivant, sans vie, et hors de vie,
Plus que n'en fit Orphée, autant là-bas qu'ici.
Il peut d'invention docte, douce, et hardie,

Qui contente le docte, et retient l'ignorant,
D'Apollon, de ses Sœurs, vaincre la mélodie.
Son âme, que je cuide, alla des cieux tirant

Tous les tons plus parfaits, tant que même il égale
L'accord meilleur que font ces cieux en se virant.
À tous beaux vers, et même aux miens, je crois, fatale

Son aile, revolant par tout l'ample univers,
C'est le but, le loyer que toi, Muse, en mes vers
Attends, d'avoir chanté sa Muse musicale.

À SA MUSE CHAPITRE

Tu sais, ô vaine Muse, ô Muse solitaire
Maintenant avec moi, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaît non plus qu'un chant vulgaire.

Tu sais que plus je suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommée,
Et plus je perds le temps, ton espoir et le mien.

Tu sais que seulement toute chose est aimée,
Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité
Sous les pieds de l'Erreur gît ores assommée.

Tu sais que l'on ne sait où gît la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout : car la Raison sujette
Au Désir, trouve l'heur en l'infélicité.

Tu sais que la Vertu, qui seule nous rachète
De la nuit, se retient elle-même en sa nuit,
Pour ne vivre qu'en soi sourde, aveugle et muette.

Tu sais que tous les jours celui-là plus la fuit
Qui montre mieux la suivre, et que notre visage
Se masque de ce bien à qui notre cœur nuit.

Tu sais que le plus fol prend bien le nom de sage
Aveuglé des flatteurs, mais il semble au poisson,
Qui engloutit l'amorce et la mort au rivage.

Tu sais que quelques-uns se repaissent d'un son,
Qui les flatte partout, mais hélas ! ils démentent
La courte opinion, la gloire, et la chanson.

Tu sais que moi vivant les vivants ne te sentent :
Car l'Équité se rend esclave de faveur :
Et plus sont crus ceux-là qui plus effrontés mentent.

Tu sais que le savoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature,
Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleur.

Tu sais que d'autant plus, me faisant même injure,
Je m'aide des Vertus afin de leur aider,
Et plus je suis tiré dans leur prison obscure.

Tu sais que je ne puis si tôt me commander,
Tu connais ce bon cœur, quand pour la récompense,
Il me faut à tous coups le pardon demander.

Tu sais comment il faut gêner ma contenance,
Quand un peuple me juge, et qu'en dépit de moi
J'abaisse mes sourcils sous ceux de l'Ignorance.

Tu sais que quand un Prince aurait bien dit de toi,
Un plaisant s'en rirait, ou qu'un piqueur Stoïque
Te voudrait par sottie attacher de sa loi.

Tu sais que tous les jours un labeur poétique
Apporte à son auteur ces beaux noms seulement,
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.

Tu sais que si je veux embrasser même
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon mérite tout seul me sert d'empêchement ;

Bref, tu sais quelles sont les envieuses rages,
Qui même au cœur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avec le mépris se naissent les outrages.

Mais tu sais bien aussi, pour néant aurais-tu
Débattu si longtemps, et dedans ma pensée
De toute Ambition le pouvoir combattu.

Tu sais que la vertu n'est point récompensée,
Sinon que de soi-même, et que le vrai loyer
De l'homme vertueux, c'est sa Vertu passée.

Pour elle seule donc je me veux employer,
Me dussé-je moi-même noyer dans mon fleuve,
Et de mon propre feu le ciel me foudroyer.

Si donc un changement au reste je n'éprouve,
Il faut que le seul vrai me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moi seul je treuve,

Jamais l'Opinion ne sera mon collier.